

Du ténor dans l'histoire

Autor(en): **St-Urbain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 12

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dein l'artse quand lè bombe dâi cieux l'étant âo-verte. Lo catsimo desâi lè bonde des cieux, mâ on compregnâi mî quand on récitâve lè bombe. Et pu Noé l'avâi latsî on pindzon que l'êtâi 'na colombe ; aprî cein, lo bon Dieu l'avâi einvouyî on-na grouch'ôura po chêtâs la terra. Cein l'êtâi bin eimbovellâ po dâi petit quemet no. La leinga no verive, lè su et on einmèclliâve lè reponse :

D. — *Que fit Noé après le déluge ?*

R. — *Il lâcha un grand vent qui sécha toute la terre.*

Ah ! clliâo vesite dâi z'autro iâdzo !

Marc à Louis.

Au tribunal. — Où habitez-vous ?

— Nulle part.

— Et vous ?

— En face de mon camarade.

Réponse difficile. — Maman, qu'est-ce que c'est qu'un grand quart d'heure ?

— Un peu plus d'un quart d'heure...

— Et un petit quart d'heure ?

— Un peu moins d'un quart d'heure...

— Et un bon petit quart d'heure ?

— Ouf !

UN BON MARCHÉ

Il y a pas mal d'années que cette petite histoire s'est passée ; c'était du temps, de l'heureux temps, où le vin de Lavaux, Riex ou Epesses, se vendait 18 ou 20 centimes le litre, si ce n'est encore le pot.

Un brave homme de la Vallée, s'appelait-il Golay, Meylan ou Rochat, venait-il du Brassus, du Lieu ou des Bioux, je ne saurais vous le dire ; un brave Combiér, dis-je, s'en fut, comme il le faisait chaque année, acheter du vin du côté d'Epesses. Il se mit en route avant jour, avec son char et sa fuste ; une fuste n'était pas de trop, vu le bon marché du vin cette année-là. Après avoir traversé tout le canton, il arriva à Epesses. Ordinairement, il arrêtait à l'avance le vin qui lui était nécessaire ; mais, cette année-là, il se dit qu'il en trouverait tant qu'il en voudrait, du bon et presque pour rien, car les caves en regorgeaient et les vigneron ne savaient souvent pas où le loger. En arrivant, son premier soin fut d'aller boire une verre à la pinte, pensant bien y rencontrer quelqu'un qui aurait du vin à vendre. Il y trouva, en effet, un Bovard ou un Duboux avec lequel il entra en conversation, lui expliquant le but de son voyage. Il n'aurait pas pu mieux tomber, car ce vigneron avait justement du vin à vendre. On but quelques demis et l'on parla du prix. Le vigneron laissait son vin à 18 centimes, ne sachant où tout le loger ; le Combiér, voulant profiter de la situation, n'en offrait que 10 centimes. Ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à céder. « Allons d'abord le goûter », dit le vigneron ; et, il emmena notre Combiér à sa cave. On goûta et regoûta le nouveau ; et, dans son accent chantant, l'homme de la Combe le trouva bien bon ; mais il ne voulut pas déborder de son offre de 10 centimes ! Le vigneron, voyant à qui il avait à faire, à un tout malin, lui dit tout à coup : « Eh bien, je préfère vous remplir votre fuste pour rien, plutôt que de vendre mon vin à ce prix ! » Allez chercher votre baril, qu'on le remplisse pour le voyage ; et, pendant que mes fils rempliront la fuste, allons manger un morceau en rebuvant un verre. » Le baril fut rempli... et la fuste aussi ! Notre Combiér, radieux reprit le chemin de la Vallée, le ventre plein, la tête lourde un tantinet, mais le cœur léger ! En route, il fit de fréquentes caresses au baril, dont le contenu était réellement de tout premier choix. A la tombée de la nuit, il arriva au pied du Jura, mais, pour monter le Mollendruz, il fallait doubler ; car, son cheval qui avait déjà fourni une fameuse course, n'aurait jamais pu arriver seul, avec la fuste, à la Vallée. Dans un des villages du pied du Jura, on trouva donc un cheval de renfort, dont le propriétaire consentit à venir doubler jusqu'au Pont. En chemin, le baril reçut encore de nombreuses visites ; aussi, en arrivant au Pont, il n'y restait plus que l'arôme du délicieux Lavaux qu'il avait contenu. On ne pouvait, cependant pas se quitter sans boire encore un verre ; aussi, on débordonna la fuste, et l'on se mit en

devoir de syphonner un peu du précieux nectar qu'elle contenait ; mais, tête du Combiér, ce n'était que de l'eau ! Comment, lui qui se croyait malin, il avait été pareillement joué ? Aller jusqu'à Epesses pour ramener de l'eau à la Vallée où il y en a déjà assez ! Et, payer encore un cheval de double pour traverser le Jura ! « J'aurais micux fait de lui donner ses 18 centimes à cette poison ». Vous pensez si le propriétaire du cheval de double rit de la farce ; et, le malin vigneron n'en dut pas moins rire et se vanter d'avoir roulé un Combiér, ce qui n'est, paraît-il pas facile ! Il avait bien dit qu'il remplirait la fuste pour rien ; mais il avait tout simplement oublié de dire avec quoi, voilà tout !

Pierre Ozaire.

LES BONS VIEUX MEDECINS

(Extrait d'une des intéressantes et spirituelles « Lettres vaudoises », de H. Laeser, journaliste).



Le temps n'est plus du médecin de campagne circulant à l'allure pacifique de son cabriolet, dont les grelots s'entendaient au loin. Dans les champs, les travailleurs relevaient leur torse courbé sur les sillons et disaient : « Voici Monsieur le docteur qui passe ». On lui tirait son chapeau ; on le suivait longtemps du regard. C'était un petit moment de détente qui augmentait encore la reconnaissance pour le docteur. Il arrivait qu'on barrait la route au cabriolet, pour demander conseil et même se faire traiter. Dans la région d'Echallens, par exemple, les vieux parlent encore du bon et jovial docteur Gottofrey, qui tutoyait chacun, ne faisant pas tant d'histoire pour arracher les dents au bord de la route, le patient installé sur un talus ou sur une boue-roue, tandis qu'un voisin hélé en plein travail, tenait d'une main de fer la tête du client...

Le temps n'est plus davantage du médecin à cheval, en général coiffé d'un casque colonial, qui parcourait un immense rayon de territoire au trot de sa monture, la trouss accrochée à la selle. Rien qu'à l'entendre sauter à terre, attacher son cheval à la porte de la grange, puis pénétrer dans la cuisine en faisant sonner ses éperons sur le carrelage, on se sentait déjà regaillardir.

De nos jours, les médecins vont en auto. Le malade ne connaît plus guère les longues heures d'attente de jadis. Et puis, la corporation s'est accrue. Il arrive même qu'on parle de saturation. N'empêche que, malgré la concurrence, les bons médecins sont sûrs de faire leur chemin et leurs affaires. Ils savent bien que, suivant le mot d'un auteur de la Renaissance, « science sans conscience est la ruine de l'âme. » Et, à ce sujet, la Chambre des médecins aura peu de besogne. Ils savent aussi qu'à toutes connaissances et tous les scrupules, il faut joindre une bonne humeur aussi indispensable que les remèdes, ne pas craindre à l'occasion de manier le balai et le torchon ou même fricoter un petit plat réconfortant pour un malade abandonné de tous.

Et puis, surtout, ils se rappelleront la réponse d'Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guérit... »

La Patrie Suisse. — Le numéro 931 (14 mars) de la « Patrie suisse » est riche en portraits : ce sont entre autres ceux de deux disparus, Ernest Chatelana, professeur, et Louis Esseiva, sculpteur, puis de MM. Henri Mouttet et Alfred Rudolf, les nouveaux membres du Conseil exécutif du canton de Berne, de M. Nicolas de Weck, qui vient d'être appelé comme secrétaire du Conseil du port de Dantzig, de M. le Dr René Burnand, actuellement directeur du sanatorium Fouad à Helouan (Egypte). L'actualité y est représentée par le cours de ski du Club alpin suisse à Moiry, par le 2e Bal de l'Are en Ciel à Lausanne ; le pays, par de belles vues du lac Ryffel, de la Dent Blanche, du glacier du Rhône, de la route de la Furka, tirées des « Merveilles de la Suisse », en cours de publication ; de la Pointe Dufour, vue d'un avion, du Collège scientifique cantonal à Lausanne, avec la Cathédrale comme fond ; l'art, par une bonne reproduction de « Chevaux sortant de la mer », d'Eugène Delacroix, propriété de M. Staub, à Mänedorf (Zurich), du reposoir de l'église de Fiaugères et de chandeliers de l'église de Sales (Gruyère), par Louis Esseiva. On y verra encore le sanatorium Fouad à Helouan (Egypte), les généreux français Pétaïn et Guillaumat, Lloyd Georges, le maréchal Diaz, qui vient de mourir, la mode et la page humoristique d'Evert van Muyden.

LAUSANNE

De notre ville de Lausanne,
Nous sommes fiers, assurément,
Car elle expose en courtisane,
Ses beautés pour notre agrément.
Baignant ses pieds de souveraine
Dans les flos calmes du Léman,
Elle étend les plis de sa traîne
Sur un pays d'enchantement !

La ville, sur ses cinq collines
Et les replis de ses vallons,
Etale palais et chaumières
En un fouillis plein d'abandon !
Avec une élégance extrême,
Les vertes forêts du Jorat
La coiffent de leur diadème
Bandeau de reine et d'apparat !

Lausanne, ville impériale,
Dressa les tours et les clochers
De sa gothique cathédrale
Près du Château de l'Evêché.
Sous cette égide tutélaire,
Se blottit la vieille Cité !
De nos jours, leurs flancs séculaires
Abriment l'Université !

Lausanne a subi l'influence
Des temps et des gouvernements !
Aimant les arts et la science,
Elle en répand l'enseignement.
Dans son enceinte hospitalière
L'étranger réside et se plaît !
Adoptant nos mœurs familières,
Il trouve ici repos complet !

Les pensionnats de demoiselles
Déversent dans notre cité
Leurs flots changeants de jeunesse
En quête de félicité !
Quelques esprits grincheux se plaignent
Des phares intellectuels
Qui, disent-ils, chez nous, éteignent
Les lumignons industriels !...

Il faut bien faire et laisser dire !
Même en payant de lourds impôts,
Sachons conserver le sourire
Surtout ne criions pas trop haut !
S'il est des gens qui sont à plaindre,
Les amoureux, à Saint-François,
Près des pigeons, vont se rejoindre
Et sont heureux comme des rois !

Louise Chatelan-Roulet.

Au bal. — Excusez-moi, monsieur, je suis un peu sourde.

— Tiens, et moi qui suis un peu sourd.

— Nous sommes faits pour nous entendre.

Le truc classique. — En vérité, cette satanée cuisine pourrait bien nous envoyer une dépêche quand elle vient nous voir -

— Pourquoi cela ?

— Mais pour que nous puissions lui répondre que nous sommes à la veille de faire un petit voyage !

DU TÉNOR DANS L'HISTOIRE



UI donc se lamentait, disant qu'on ne peut fixer sûrement le fait déterminant de la série nommée « les coups du sort » ? Une définition satisfaisante serait : le sort de coups !...

De laborieuses recherches m'ont fait rencontrer l'un des facteurs de l'Histoire : le Ténor ! Néron, le premier en date, — Noé perdit sa vie dans le déluge, on le sait, et Adam ne se fit connaître, n'ayant pas eu de maître ! — chaque époque est dominée par un ténor : Faust, Wither, Des Grieux, Lohengrin... J'en passe, et des plus forts ! Le ténor est un beau gars : il déplore ses malheurs avec une figure de circonstance : Bouche en O et sourcils en circonflexe ! Des ténors, il y en a partout : sous le balcon des jeunevencelles et, à l'instar de leur patron Roméo (encore un ténor !), ils escaladent la frêle dentelle de pierre, ou simili-pierre ; ils sévissent aussi dans les cours, d'où ils font tourner les saucées, calcinent les rôtis, tout en incendiant le cœur des cuisinières sentimentales. Voici encore les ténors de la route, du volant, les ténors du bistouri ou de la cambriole (cela reste toujours dans le do-

maine de l'effraction !) et, enfin, le ténor ravi-seur qui dérobe des duchesses dans ses bagages, sans tambour ni trompette, soulignant ses airs vainqueurs d'un vagissement du klakson de sa limousine...

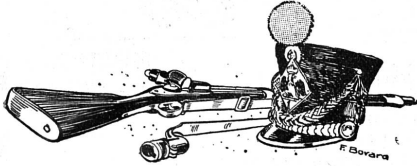
Toujours le Ténor ! Ce que peut pourtant un petit bout de corde vocale bien pendue ! Croyez-moi : la cause de tant de malheurs, c'est le Ténor !

Aussi, souhaitons que, à la lecture de ces lignes, les chefs d'Etat conscients de leurs responsabilités, décréteront :

Article premier. — Il n'y a plus de ténors.

Article deuxième. — Ceux qui persisteraient dans cette mauvaise voie seront opérés d'office par un spécialiste étatisé.

(Les mauvais plaisants ne manqueront pas d'invoquer là l'ut final !...)
St-Urbain.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY
(Suite.)

« Mauvaise journée : 6 morts, 5 blessés dange-reusement.

« 7 heures du soir. La muraille près de laquelle je me trouve vient de sauter, avec une terrible secousse. Il y a une brèche énorme.

« Plusieurs bataillons ennemis se mettent en marche au pas de charge pour venir renforcer les troupes avancées. Le camp ennemi est tout entier sous les armes.

« Un parlementaire paraît. Il nous somme de nous rendre à discrétion. Le commandant de Graffenried demande deux heures de réflexion. On les lui accorde. Il réunit ses officiers en conseil de guerre. Je l'entends dire : « Sans cette brèche j'aurais plutôt mangé mon aigle que de la donner à ces canailles ! »

« L'avis du conseil fut celui-ci : Vu que nous sommes complètement abandonnés, nous capitulerons. Mais nous ne nous rendrons qu'à des conditions honorables, sinon nous saurons périr jus-qu'au dernier.

« La réponse de Graffenried est portée par deux officiers aux généraux ennemis. Voici la décision du général Silveira: Suisses ! par respect pour votre belle défense, je vous accorde ce que vous demandez. Et voici les principaux points de la capitulation : Le bataillon de Graffenried remet la Puebla et quittera la caserne. Le 10, à 5 heures du matin, il sortira par la brèche avec tous les honneurs militaires, défilera devant l'armée espagnole-portugaise, en portant les armes. Les officiers conserveront leur épée, leurs bagages et leurs chevaux ; les sous-officiers et soldats leur sac. Le bataillon sera conduit à la Corogne sous escorte, et transporté de là en France sur des vaisseaux anglais. »

Ici Bussy se répand en récriminations contre le général Seras (Italien), qui les a laissés à la Puebla sans munitions, sans secours d'aucune sorte, malgré ses promesses, en face de 12.000 ennemis.

« Du 10. Nous avons quitté la ville par la brèche, ce matin à 5 heures, au pas de parade. Nous avons traversé l'armée portugaise, qui formait la haie et nous a salués de ses tambours et de ses drapeaux..

« Nous nous mettons en route. L'escorte consiste en un peloton d'avant-garde, quelques hommes sur les flancs et une peloton d'arrière-garde. En tout une centaine d'hommes, commandés par un capitaine. Nous faisons 12 lieues ce premier jour et couchons dans un petit village, où les paysans nous reçoivent bien. Nos blessés ont beaucoup souffert sur les charrettes à deux roues, traînées par des vaches.

« Le 13, nous atteignons Orense. Je suis logé dans un couvent et couché sur de la mauvaise paille. Il y a quinze mois et demi, je passais par cette même ville, où j'avais failli périr dans l'incendie d'un couvent.

« Dans la nuit, je me sens tamponné dans les

flancs. Je m'éveille et reconnais trois soldats de notre escorte. La pointe de leur baïonnette appuyée sur ma poitrine, ils me menacent de me transpercer si je dis un mot. Ils me font comprendre par signes de prendre mon sac et de les suivre. Tous mes camarades ont disparu.

« Mes trois brigands me conduisent dans une salle du couvent, au fond d'un sombre corridor. Là, ils me dépouillent de tout ce qui me reste : une chemise, un pantalon, des mouchoirs de poche, un couteau, deux brosses, une cuiller et treize sous de monnaie, toute ma fortune ! Mon camarade Marme fut dévalisé en même temps que moi par une dizaine de soldats. Mon sergent César Guex, de St-Légier, a dû donner passablement d'argent et de l'argenterie qu'il avait achetée de soldats français. D'autres ont perdu leur montre. On n'a pas épargné nos officiers.

« Santiago de Compostelle, 18 — Cela ne va pas mal depuis Orense. Les vivres n'ont pas manqué et les paysans se montrent très serviables. Il paraît qu'une proclamation des généraux a été lancée partout où nous devons passer. Nous séjournons quelques jours ici.

« Les Fribourgeois obtiennent la permission de se rendre à un ermitage, à deux heures de la ville, sur une montagne. Ils peuvent maintenant aller au paradis quand ils voudront... »

« Mercredi 22 août. Nous arrivons enfin à La Corogne. On nous conduit à la maison de ville où l'on nous visite soigneusement et où l'on nous enlève tout ce que les bandits de l'escorte nous avaient laissé. L'opération terminée, on nous conduit jusque sur le port. Nous montons sur des bateaux et disons adieu à la terre. A une portée de canon de la ville, on nous embarque sur l'Atlas.

« Jeudi 25. L'Atlas est un vieux bâtiment dé-mâté et hors d'usage, conduit par un vieux capitaine qui a une forte garde à sa disposition. Ce vaisseau va nous servir de prison jusqu'à ce qu'il plaise aux Espagnols ou aux Anglais de nous en faire sortir. L'Atlas est ancré dans la baie. La ville nous sépare de l'océan, où sont mouillés plusieurs vaisseaux anglais.

« Nous sommes parqués au premier pont. Des prisonniers français sont au deuxième. Notre logement est une grande salle de six pieds de haut et ayant la longueur du bâtiment. Pour ameublement, il y a le cep, dont je parlerai plus loin, et le câble de l'ancre, qui nous sert de traversin.

« Le gouvernement nous fait remettre une pié-cette par jour (17 sous). Notre commandant a obtenu l'autorisation d'envoyer en ville une cor-vée pour acheter ce qui nous est nécessaire. Nous recevons un pain d'une livre par homme et une demi-livre de viande, ce qui nous coûte 10 sous par jour. Nous cuisons notre viande dans une sorte de pot de terre.

« Nous dormons sur le plancher, dont les joints sont garnis de goudron. Sitôt la nuit ve-nue, la garde nous oblige à nous coucher et nous serre comme des harengs. Impossible de remuer. On attend le jour avec impatience. On est obligé de se lever « brique par brique », pour se remettre de ses multiples courbatures. Tous les matins, quelques-uns d'entre nous restent collés au plan-cher par le goudron. Il faut les déshabiller pour les dégager.

« Du 29. Hier, dans l'après-midi, est arrivé un général anglais qui nous a visités et questionnés sur la façon dont nous étions traités. Il nous a promis aussi de nous faire rendre ce qui nous avait été volé. Il a tenu parole. Le lendemain, tous les objets dérobés nous ont été restitués.

« Lundi 3 septembre. Un sergent recruteur es-pagnol est venu sur le bâtiment. Il cherchait des hommes pour le service de l'Espagne. Il vient trahir la cause que nous venons de défendre.

« Demierre et Rozin m'engagèrent à partir. J'ai refusé.

« Le 4. Demierre a eu une affaire avec l'un de nos chefs. On l'a mis au cep. C'est une pièce de bois carré, de 12 pieds de longueur, en deux parties réunies par une charnière à l'une des extré-mités, et fermées par un cadenas à l'autre. On introduit le cou du condamné dans un trou, au milieu, et il est ainsi immobilisé, allongé sur le

plancher. On aurait dit de Demierre un homme sans tête. Il y resta 36 heures.

« Le 7. Un sergent anglais est monté sur le vaisseau et a recruté 60 hommes. Je suis du nom-bre, ainsi que 4 sergents, dont Meyer, de Chevroux, 9 caporaux et mes amis Demierre, Rozin, Blaser et Grivel.

« Le supplice barbare infligé à Demierre, joint à la vermine qui nous dévore pendant la nuit, n'a pas peu contribué à nous faire signer un en-gagement de 7 ans au service de l'Angleterre.

« Du 12. Nous voilà sur le Yarmouth, petit bâtiment marchand où le sergent recruteur nous a amenés sur deux chaloupes.

« Du 15. Nous avons quitté le Yarmouth pour le Dauphin. Le même soir, nous apercevons ses chaloupes qui s'approchent : c'est le reste du ba-taillon de Graffenried qui vient nous rejoindre. Nous sommes heureux de revoir nos camarades.

« Du 17. Nous sommes au cabestan, au nom-bre de 40, pour lever l'encre, au son de la flûte du trompette des voltigeurs. L'ancre est levée, les voiles sont tendues. Un petit vent de terre nous permet de sortir de la baie de La Corogne, et nous voilà naviguant sur l'océan. Le mal de mer ne tarde pas à nous atteindre les uns après les autres.

« J'étais resté 2 ans, 6 mois et 28 jours en Es-pagne et en Portugal.

(A suivre.)

A. Roulier.

« Le Cirque » au Théâtre Lumen. — Voici enfin, sur l'écran du Théâtre Lumen, ce film tant attendu. C'est le chef-d'œuvre qu'on espérait et s'il reste en-core des gens qui résistent à Charlot, ils seront, cette fois, obligés de reconnaître que l'art cinématographique a eu la chance de trouver son Molière et son Shakes-peare, en ce petit homme aux gestes timides et ridi-cules. Adaptation musicale spéciale.

« Le Chasseur de chez Maxim's » au Royal Bio-graph. — C'est un véritable gala que la direction du Royal Biograph offre cette semaine en son établisse-ment de la Place centrale avec « Le Chasseur de chez Maxim's », grand film comique tiré de la célèbre pièce de Yves Mirando et Gustave Quinson, interprété par Nicolas Rimsky, dans le rôle du « Chasseur de chez Maxim's ».

DEMANDEZ PARTOUT
CITROVINE
RECOMMANDÉ PAR LES MEDECINS
LE PLUS EXQUIS ET LE PLUS SAIN DES VINAIGRES ALIMENTAIRES A L'ACIDE CITRIQUE
CONSOMMATION CONSTAMMENT AUGMENTANTE DE VINGT ANS
POUR LES BIEN-PORTANTS ET POUR LES MALADES
FABRIQUE SUISSE DE CITROVINE S.A. ZOFINGUE

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'EPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2%
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%
Toutes opérations de banque

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue S. François
CRISTAUX
de table et de luxe.

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.